

Stephen King

Croyez-le ou pas mais le maître incontesté du roman d'horreur a une peur bleue de l'avion. C'est de sa demeure du Maine et via Zoom qu'il a conversé avec notre camarade Richard Osman, lui-même confortablement installé dans son bureau londonien. Au menu : la notoriété, les affres de la page blanche et quelques secrets de fabrication.

RECUEILLI PAR **RICHARD OSMAN/THE SUNDAY TIMES**

C rânement, à peine la connexion établie, j'ai l'idée un peu baroque de lui demander quelque chose qu'on ne lui aurait jamais demandé : « *Savez-vous quels sont vos trois romans les plus populaires de ce côté-ci de l'Atlantique ?* »

« Hummm... s'interroge King depuis son bureau. Ça ? Peut-être *Carrie* ? »

« Ça et *Carrie* sont effectivement numéros 1 et 3. Et le numéro 2 ? »

Stephen King réfléchit profondément avant de lever les yeux au ciel et de donner sa langue au chat. Le numéro 2 est *Shining*.

« Oh, *Shining* ! Je l'avais complètement oublié ! »

Le pire est que je le crois. Comprenez : la carrière de King a été si extraordinaire, si riche en succès tellement ancrés dans la culture et l'inconscient populaires, que lui-même est capable d'oublier, brièvement je suppose, qu'il a écrit *Shining*. Ses livres se sont vendus à plus de 350 millions d'exemplaires à la surface ●●●

LE KING EN CHIFFRES

1,93 m sous la toise

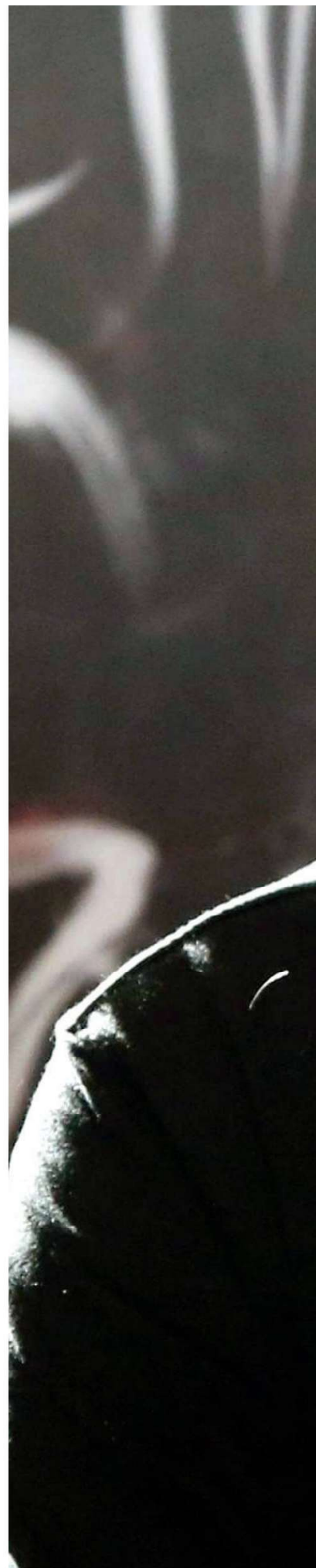
64 romans
et 11 recueils
de nouvelles

350 millions
de livres vendus

450 millions
de dollars :
estimation
de sa fortune

10 millions de
dollars : le chèque
qu'il a empoché
pour l'adaptation
ciné de *Ça* :
chapitre 1, d'Andrés
Muschiatti (2017)

13, le chiffre dont
il a la phobie (il est
triskaïdécaphobe).





“Je ne suis pas
réputé pour
être un homme
très élégant”

“Vous savez, quand j’écris, je ne pense qu’à deux personnes : moi et le lecteur”

●●● du globe et on ne compte plus les adaptations qui en ont été faites à la télé et au cinéma depuis *Carrie au bal du diable*, par Brian De Palma en 1976. Et surtout, Stephen King continue d’être sacrément prolifique : publié le 21 septembre, le jour de son 75^e anniversaire, *Billy Summers* est le 64^e roman (voir extrait pages suivantes) d’une carrière démarrée il y a un demi-siècle. Il croule sous les prix littéraires. Le dernier en date : le Sunday Times Award for Literary Excellence, soit le prix du *Sunday Times* pour l’excellence littéraire, qu’avant lui Harold Pinter, John le Carré et autre Martin Amis ont reçu. Une façon de Graal.

De l’autre côté de l’Atlantique, Stephen King trouve grotesque l’idée qu’on puisse le considérer comme le plus grand écrivain vivant. Même si le compliment émanait de critiques réputés ? *« Le plus grand écrivain vivant selon les critiques ? commente-t-il. Comment s’appelle le type qui a écrit Expiation, déjà ? Ian McEwan, oui, eh bien lui pourrait prétendre au titre. Et de ce côté de l’océan, je suis persuadé que Cormac McCarthy aussi obtiendrait quelques voix. Mais ne vous méprenez pas : ce que je fais me rend heureux et ce n’est pas rien de remporter un trophée. C’est tout de même mieux que de voir son nom à la rubrique nécrologique, non ? »*

Lorsqu’on lui demande de parler « cuisine », Stephen King admet qu’il est doué pour certaines choses. Ainsi, sa façon de visualiser une scène. *« Bill Thomson, qui a été mon premier éditeur chez Doubleday, avait l’habitude de dire que j’avais “un projecteur dans la tête”.*

C’est vrai, j’ai toujours été bon pour visualiser les mouvements, les scènes d’action. Vous savez, ces scènes où les gens courent et crèvent de trouille, celles où ils sont au combat ou simplement, les situations de suspense. Et c’est vrai : je visualise ces scènes très clairement. »

À ce moment, je suis à deux doigts de lui demander si, a contrario, il est des domaines où il se sent un peu à la ramasse. Mais comme les champions d’échecs, il a un coup d’avance.

“Remporter un prix, c’est tout de même mieux que de voir son nom à la rubrique nécrologique, non ?”

« Un jour, un critique m’a accusé de ne pas décrire le physique des personnages et il avait raison. “Je ne les décris pas parce que je suis en eux, à l’intérieur d’eux-mêmes”, lui ai-je répondu. Autre chose que je fais rarement, c’est de décrire les vêtements. Bah, ça ne m’intéresse pas vraiment ces histoires de fringues. D’ailleurs, je ne suis pas réputé pour être un homme très élégant ! »

Pas faux. Sinon, question cruciale pour tous les auteurs, apprentis ou confirmés : comment commencer ? *« C’est le plus dur. Vraiment. Je me dis toujours “super, j’ai une belle idée en tête”, mais je sais pertinemment que lorsque je vais m’asseoir et transférer cette idée de ma tête à la page, eh bien, ce ne sera pas aussi bon. »*

« Même si la chose vous paraît mauvaise, vous vous asseyez quand même le lendemain matin ? »

« Mais voyons, si je ne m’asseyais pas pour écrire tous les jours entre 8 heures et midi, qu’est-ce que vous voulez que je fasse ? Pourtant, ça m’arrive : entre deux projets, j’ai tendance à papillonner, je range des trucs à la maison, je bricole jusqu’au moment où ma femme pète un plomb : “Hey Steve, t’as pas un truc à écrire, là ?” »

Stephen King est chez lui, dans le Maine, où il vit avec Tabitha, son épouse depuis 1971. Tabitha, elle-même écrivain, avec qui il a trois enfants, une fille (pasteur de l’église unitarienne universaliste) et deux fils (écrivains). King a commencé à écrire enfant – il vendait ses histoires à des copains. Il a un jour affirmé que *« l’écriture [rendait sa] vie plus lumineuse et plus agréable »*. Salvatrice, même : en 1999, Stephen King est renversé par une camionnette. Bilan : neuf fractures de la jambe, un poumon perforé, le cuir chevelu fendu et une hanche en morceaux. Après trois semaines d’hospitalisation et une demi-douzaine d’opérations, il se remet à écrire. C’est à la suite de ce traumatisme qu’il publie ses *Mémoires, Écriture* (Livre de Poche).

Or donc, chaque matin, Stephen King s’attable à la rédaction d’un nouveau livre. On l’imagine bien peu préoccupé par les médias sociaux. On se trompe. *« C’est une pilule empoisonnée, prévient-il. Par exemple, je trouve formidable que, à la suite de la mort de George Floyd, assassiné par la police, les médias sociaux aient réussi à fédérer l’indignation dans les villes de toute l’Amérique et du monde entier. Mais d’un autre côté, ce sont ces mêmes médias sociaux qui ont amplifié l’idée qu’on*



VILLARD/SPA

“Les réseaux sociaux ? Une pilule empoisonnée”

avait volé son élection à Donald Trump. Des millions de personnes sont persuadées de cela et des millions d'autres – ou pas – pensent aussi que les vaccins anti-Covid sont des inventions diaboliques. »

Pourtant, et malgré le fait qu'il soit l'un des auteurs ayant décrit le mal sous une multitude de formes,

Stephen King a foi en l'humanité : « Je pense que les gens sont fondamentalement bons. »

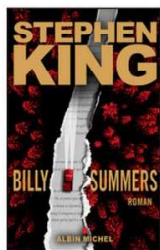
Mon temps avec King touche à sa fin. Ne me reste plus qu'à lui poser une toute dernière question, au nom des auteurs qui sont en train d'écrire leur premier roman ou sont en passe de se faire éditer et qui, peut-être, rêvent d'un destin comme le sien. Est-ce que le rêve en vaut la chandelle ? « C'est génial de pouvoir utiliser le petit don qui vous a été donné et

d'écrire des histoires qui rendent les gens heureux. Vous savez, quand j'écris, je ne pense qu'à deux personnes : moi et le lecteur. Je ne vous dirai pas que, dans mes délires les plus fous, je n'ai jamais rêvé d'un succès aussi colossal. Mais mon seul, mon unique souhait était de pouvoir en vivre. Le reste finalement n'aura été que ce que nous, Américains, appelons le “gravity”, le superflu. Maintenant, ce n'est que du superflu. »

RECUEILLI PAR R. O.

Exclusif : trois semaines avant la sortie française, le 21 septembre,

“Billy Summers” de Stephen King



Albin Michel,
560 p., 24,90 €.
Sortie le
21 septembre.

Assis dans le hall de l'hôtel, Billy Summers attend la voiture qui doit venir le chercher. On est vendredi midi. Bien qu'il soit en train de lire une bande dessinée intitulée *Les Copains et les Copines d'Archie*, c'est à Émile Zola qu'il pense, et plus particulièrement à son troisième roman, celui qui l'a fait connaître : *Thérèse Raquin*. Il se dit que c'est en tout point le roman d'un jeune homme. Et que Zola commençait seulement à exploiter un filon qui allait se révéler aussi profond que fabuleux. Il se dit que Zola est la version cauchemardesque de Charles Dickens. Voilà qui ferait un sujet intéressant pour un essai. S'il devait en écrire un. À midi douze, la porte de l'hôtel s'ouvre et deux hommes entrent dans le hall. L'un est grand, il a des cheveux noirs et arbore une banane de rocker des années cinquante. L'autre est petit avec des lunettes. Ils sont en costume. Tous les

hommes de Nick sont en costume. Le grand, Billy l'a connu dans l'Ouest. Il travaille pour Nick depuis longtemps. Il s'appelle Frank Macintosh. À cause de sa coiffure, certains des hommes de Nick le surnomment Frankie Elvis ou – maintenant que l'arrière de son crâne commence à se dégarnir – Solar Elvis. Mais jamais devant lui. Billy ne connaît pas l'autre type. Sûrement un gars du coin. Macintosh tend la main. Billy se lève pour la serrer. « Salut, Billy, ça fait un bail. Content de te revoir. – De même, Frank – Je te présente Paulie Logan. – Salut, Paulie. » Billy échange une poignée de main avec le petit. « Enchanté, Billy. » Macintosh prend la bande dessinée *Archie* des mains de Billy. « Tu lis toujours des BD à ce que je vois. – Ouais. J'aime bien ça. Surtout les BD humoristiques. Les histoires de super-héros aussi, mais moins. » Macintosh feuillette la bande dessinée et montre quelque chose à Paulie Logan. « Mate un peu ces gonzesses. La vache, ça donne envie de se palucher. – Betty et Veronica, précise Billy en reprenant sa bande dessinée. Veronica est la petite amie d'Archie et Betty aimerait bien le devenir, – Vous lisez des vrais bouquins aussi, demande Logan.

– Ça m'arrive, quand je dois faire un long voyage. Des magazines aussi. Mais dans l'ensemble, je préfère les BD.

– Bien, bien », dit Logan en adressant un clin d'œil à Macintosh. Ce n'est pas très discret, et Macintosh tique. Billy s'en moque. « Alors, prêt pour un petit trajet en voiture ? demande Macintosh. – Toujours. » Billy glisse sa bande dessinée dans la poche arrière de son pantalon. Archie et ses copines à forte poitrine. Là aussi, il y aurait de quoi écrire un essai. Sur l'aspect réconfortant des coupes de cheveux et des attitudes immuables. Sur Riverdale, où le temps semble s'être arrêté.

2

C'est Macintosh qui conduit. Logan a choisi de monter à l'arrière, parce qu'il est petit. Billy s'attend à ce qu'ils prennent la direction de l'ouest, vers le quartier le plus chic de la ville, car Nick Majarian aime vivre sur un grand pied, chez lui ou en voyage. Et il ne descend jamais à l'hôtel. Au lieu de ça, ils roulent vers le nord-est.

À trois kilomètres du centre-ville, ils pénètrent dans un quartier que Billy qualifierait de classe moyenne inférieure. Trois ou quatre échelons au-dessus du camp de caravanes où il a grandi, mais pas chic du tout.

le maestro nous offre les premières pages de son nouveau roman.

Comme un adieu à sa carrière de tueur, Billy se voit offrir un dernier contrat : buter une véritable ordure. Pour préparer son coup, on lui fournit une nouvelle identité, celle d'un écrivain. Et d'assister à l'installation du tueur dans cette petite ville et à l'écriture de son propre roman. Le meilleur Stephen King des dix dernières années.

Ici, pas de grandes maisons clôturées. C'est un quartier de pavillons devant lesquels des arroseurs automatiques tournoient sur de petites parcelles de gazon. De plain-pied pour la plupart. Bien entretenus dans l'ensemble, même si certains auraient besoin d'un coup de peinture, et les mauvaises herbes ont envahi quelques pelouses. Il remarque qu'un morceau de carton remplace une vitre cassée dans une des maisons. Devant une autre, un type obèse en bermuda et débardeur, assis dans un fauteuil de jardin acheté chez Costco ou Sam's Club, les regarde passer en buvant une bière. L'Amérique traverse une période faste depuis quelque temps, mais cela va peut-être changer. Billy connaît bien ce genre de quartiers. Ce sont des baromètres, et celui-ci a commencé à baisser. Les gens qui vivent ici doivent pointer quand ils vont au travail.

Macintosh pénètre dans l'allée d'une maison d'un étage à la pelouse pelée, peinte d'un jaune terne. Difficile d'imaginer Nick Majarian vivant ici, même quelques jours. On s'attend plutôt à tomber sur un ouvrier spécialisé ou un modeste employé d'aéroport avec une femme qui collectionne les bons de réduction alimentaires, deux enfants, des traites à payer et des parties de bowling le jeudi soir.

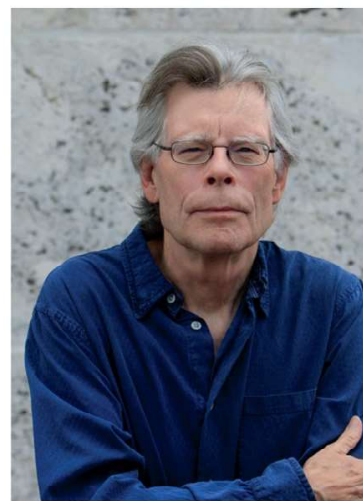
Logan ouvre la portière de Billy qui pose sa bande dessinée sur le tableau de bord et descend de voiture. Macintosh les précède sur les marches du perron. Il fait chaud dehors, mais la maison est climatisée. Nick Majarian les attend dans le petit couloir qui mène à la cuisine. Son costume a certainement coûté l'équivalent d'une mensualité de cette maison. Ses cheveux clairsemés sont plaqués sur son crâne, la banane de rocker, ce n'est pas son style. Son visage rond affiche un bronzage à la Las Vegas. Il est massif, mais lorsqu'il serre Billy dans ses bras, sa bedaine est dure comme de la pierre.

« Billy ! » s'exclame-t-il et il l'embrasse sur les deux joues. De gros baisers chaleureux. Il arbore son sourire irrésistible. « Ah, Billy, Billy, mon vieux, quelle joie !

— Pour moi aussi, Nick. » Billy regarde autour de lui. « Généralement, tu loges dans des endroits plus chics... Si je peux me permettre. »

Nick s'esclaffe. Il a un rire contagieux magnifique qui va bien avec son sourire. Macintosh l'imité et Logan sourit.

« J'ai un autre truc dans le West Side. Temporairement. Disons que je fais office de gardien. Devant la baraque, il y a une fontaine. Avec un petit gamin à poil au milieu. Je



L'auteur

Ce 21 septembre, Stephen King fêtera ses 75 ans avec la parution française de ce *Billy Summers*, quelque chose comme son 64^e roman ! Depuis 1974 et la publication du premier, *Carrie*, mis en scène deux ans plus tard par Brian De Palma, King n'arrête pas, alternant entre horreur pure (*Ça*, *Shining*, *Simetierre*), polars (*Colorado Kid*, *Mr. Mercedes*) et uchronie, tel l'immense *22/11/63*, auquel *Billy Summers* renvoie parfois. Merci et bon anniversaire M. King !

sais plus comment ça s'appelle. » Un chérubin, pense Billy, mais il ne dit rien. Il continue à sourire. « Bref, un petit gamin qui pisse de l'eau. Tu le verras. Ici, c'est pas chez moi. C'est chez toi, Billy. Si tu décides de faire le boulot, évidemment. »

Nick lui fait visiter la maison.

« Entièrement meublée », précise-t-il, comme s'il essayait de la lui vendre.

Ce qui est peut-être le cas.

Au premier étage, trois chambres et deux salles de bains, dont une plus petite, sans doute pour les enfants. Au rez-de-chaussée, il y a une cuisine, un salon et une salle à manger, si exiguë qu'elle s'apparente davantage à un coin repas. La majeure partie du sous-sol a été aménagée en une longue pièce tapissée de moquette, avec un gros téléviseur à un bout et une table de ping-pong à l'autre. Éclairage sur rails. Nick appelle ça « la salle de jeux », et c'est là qu'ils s'installent.

Macintosh leur demande s'ils veulent boire quelque chose. Soda, bière, limonade ou thé glacé, propose-t-il.

« Pour moi, ce sera un Amold Palmer, dit Nick. Moitié-moitié. Avec beaucoup de glace. »

Billy dit que ça lui va très bien. Ils bavardent de choses et d'autres en attendant qu'on leur apporte à boire. Ils se plaignent de la chaleur dans le Sud. Nick demande à Billy comment s'est passé son voyage. Très bien, répond celui-ci, sans préciser d'où venait son avion, et Nick ne pose pas la question. Et cet enfoiré de Trump, dit Nick. Oui, cet enfoiré de Trump, répond Billy. La discussion ne va pas plus loin, mais ce n'est pas grave car Macintosh réapparaît à ce moment-là avec deux grands verres sur un plateau, et aussitôt après son départ, Nick en vient au fait.

« Quand j'ai appelé ton gars, Bucky, il m'a dit que tu envisageais de prendre ta retraite.

– J'y songe. Je suis dans la partie depuis longtemps. Trop longtemps.

– Exact. Tu as quel âge, d'ailleurs ?

– Quarante-quatre. – Et tu fais ça depuis que tu as quitté l'uniforme ?

– Grosso modo. » Tout cela, Nick le sait déjà, Billy en est presque sûr.

« Combien en tout ? » Billy hausse les épaules. « Je ne me souviens pas exactement. »

Dix-sept. Dix-huit en comptant le premier, le type avec le bras dans le plâtre.

« Bucky dit que tu serais quand même prêt à en faire un dernier, si le prix est correct. »

Nick attend que Billy demande combien. Comme cela ne vient pas, il reprend :

« Le prix, pour ce coup-là, est plus que correct. De quoi passer le restant de tes jours au soleil. À siroter des piña coladas dans un hamac. »

Il déploie encore son grand sourire.

« Deux millions. Cinq cent mille d'avance, le reste après. »

Le sifflement de Billy ne fait pas partie de son numéro – qu'il ne considère pas comme un numéro, d'ailleurs, plutôt une manifestation de son autre personnalité, celle de Billy l'Idiot, qu'il montre à des gars comme Nick, Frank et Paulie. C'est une sorte de ceinture de sécurité. Vous ne l'utilisez pas parce que vous vous attendez à avoir un accident, mais parce que vous ne savez jamais ce que vous allez découvrir en haut de la colline, devant vous. Il en va de même sur la route de la vie : les gens déboîtent n'importe où, n'importe comment, et parfois ils prennent l'autoroute à contresens.

« Pourquoi autant ? » La plus grosse somme qu'il ait jamais touchée,

c'était soixante-dix mille. « C'est pas un politicien, j'espère ? Je ne fais pas les politiciens.

– Rien à voir. – C'est un méchant ? » Nick éclate de rire et secoue la tête. Il pose sur Billy un regard chargé d'une affection sincère.

« Avec toi, c'est toujours la même question. » Billy acquiesce.

Billy l'Idiot est peut-être une arnaque, mais ça, c'est la vérité : il ne s'occupe que des méchants. Ça lui permet de dormir la nuit. Il va sans dire qu'il gagne sa vie en travaillant pour la même catégorie de personnes, mais il n'y voit aucune contradiction morale. Que des méchants le paient pour liquider d'autres méchants ne lui pose aucun problème. Il se voit comme un éboueur armé d'un flingue. « C'est vraiment un méchant. – OK...

– Et ces deux millions ne sortent pas de ma poche. Je ne suis qu'un intermédiaire. Je touche ce qu'on pourrait appeler ma commission d'agent. Mais pas sur ta part, c'est en plus. » Nick se penche en avant, les mains coincées entre les cuisses. Les yeux fixés sur Billy. Sérieux. « La cible est un tueur professionnel, comme toi. À cette différence près que lui, il ne demande jamais si c'est un méchant ou pas. Il ne fait pas ce genre de distinction. Si c'est bien payé, il accepte le boulot. Appelons-le Joe pour le moment. Il y a six ans, ou sept, peu importe, ce Joe a éliminé un gamin de quinze piges sur le chemin de l'école. Ce gamin, était-ce une méchante personne ? Non. C'était même un brillant élève. Mais quelqu'un voulait envoyer un message à son père. Le message, c'était ce gamin. Et Joe était le messenger. »

Billy se demande si cette histoire est vraie. Pas forcément. Elle a un petit côté conte de fées. Et en même temps, ça sonne vrai.

« Tu veux que je tue un tueur. » Comme s'il cherchait à bien comprendre.

« Tout juste. Joe moisit dans une prison de Los Angeles pour le moment. Il est accusé d'agression et de tentative de viol. La tentative de viol, je vais te dire, si tu n'es pas une nana du genre MeToo, c'est une blague. Il a pris une écrivaine qui participait à une conférence à L.A. – une écrivaine féministe, par-dessus le marché – pour une pute. Il l'a abordée – de manière un peu lourde, j'imagine – et elle lui a balancé une dose de spray anti-agression. Alors il lui a foutu son poing sur la gueule et il lui a pétié la mâchoire. Je parie qu'elle a vendu cent mille bouquins de plus grâce à ça. Elle aurait dû le remercier au lieu de porter plainte, tu crois pas ? »

Billy ne répond pas.

« Réfléchis, Billy. Cette personne a buté Dieu sait combien de personnes, parmi lesquelles quelques durs à cuire, et une goudou féministe lui balance du gaz dans les yeux. Il y a de quoi se marrer, non ? » Billy sourit, pour la forme. « L.A., c'est à l'autre bout du pays.

– Exact, mais il était ici, avant d'aller là-bas. J'ignore ce qu'il faisait ici, et je m'en fous, mais je sais qu'il cherchait une partie de poker, et quelqu'un lui a dit où il pouvait en trouver une. Car figure-toi que notre Joe se prend pour un flambeur. Pour te la faire brève : il a perdu un joli paquet de fric. Et quand le gros gagnant de la soirée est

reparti, sur le coup de cinq heures du matin, Joe lui a tiré une balle dans le buffet et il ne s'est pas contenté de récupérer son fric, il a tout raflé. Quelqu'un a essayé de l'arrêter, sans doute un autre joueur, et Joe l'a flingué lui aussi. – Il les a tués tous les deux ?

– Le gros gagnant est mort à l'hosto, mais il a eu le temps d'identifier Joe. Le type qui a voulu s'interposer s'en est tiré. Lui aussi a identifié Joe. Et c'est pas tout. Devine... »

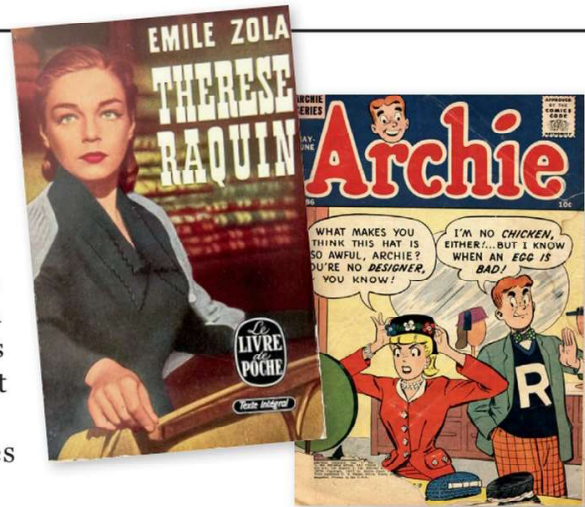
Billy secoue la tête. « Caméra de surveillance. Tu vois où je veux en venir ? » Très bien. « Non, pas vraiment.

– La Californie l'a arrêté pour agression. Et c'est du lourd. La tentative de viol ne sera certainement pas retenue. C'est pas comme s'il avait traîné cette nana dans une ruelle. En fait, il a proposé de la payer. Comme un gars qui va aux puttes. Le proc ne va pas s'emmerder avec ça. Compte tenu de la préventive, il risque d'écoper de trois mois de taule. Affaire réglée. Mais il y a le meurtre, et ils ne rigolent pas avec ça, de ce côté-ci du Mississippi. »

Billy le sait bien. Dans les États rouges, ils abrègent les souffrances des tueurs de sang-froid. Il n'y trouve rien à redire.

« Après avoir visionné les images de surveillance, les jurés décideraient certainement que ce vieux Joe mérite une petite piquûre. Tu t'en doutes, hein ?

– Oui.



Aux yeux de ses employeurs, Billy le tueur à gages se fait passer pour un idiot tout juste bon à lire les BD d'Archie alors qu'en réalité, c'est un grand lecteur, de Zola notamment.

– Il a demandé à son avocat d'empêcher son extradition. Rien de surprenant. Tu sais ce que c'est qu'une extradition ?

– Oui.

– Bien. L'avocat de Joe se bat comme un beau diable, et c'est pas un minable commis d'office. L'audience a déjà un mois de retard, et il va se servir de ça pour trouver d'autres moyens de gagner du temps. Mais il finira par perdre. Joe a été placé à l'isolement parce qu'un détenu a essayé de le suriner. Ce vieux Joe l'a désarmé et lui a brisé le poignet, mais d'autres vont certainement tenter leur chance.

– Une histoire de gang ? demande Billy. Les Crips, peut-être ? Ils ont une dent contre lui ? »

Nick hausse les épaules.

« Qui sait ? En tout cas, Joe a ses quartiers, pour qu'il soit pas obligé de se mélanger avec les autres salopards. [...]